



Le noble. Savorgnan de Brazza au Congo.

de Patrick Deville appartiennent à la génération des Rimbaud, Loti et Gauguin, que l'expansion de l'Empire aida à réaliser leurs rêves ultramarins. Mais les jeunes poètes-patriotes transformés en vieux ministres marxistes de l'Armement lui plaisent aussi, comme les rebelles angolais ralliés aux ségrégationnistes sud-africains (l'Unita de Savimbi).

Déjà l'auteur d'une excellente traversée de l'Amérique centrale (« Pura Vida. Vie & mort de William Walker », 2006), Patrick Deville trame ces destins avec art: c'est Brazza baptisant son fils Conrad après avoir lu « Au cœur des ténèbres », le docteur Schweitzer feuilletant un numéro de *L'Illustration* ouvrant sur un poilu héroïque qui se fera connaître en littérature sous le nom de Céline. Une sorte d'oncle Paul un



peu sarcastique qui raconte des faits d'armes devenus dérisoires. Brazza s'impose comme le plus sincère de tous ces baroudeurs, mais là encore son bilan est ambigu: un mausolée ruineux vient d'être édifié à Brazzaville pour abriter ses restes, sans aucun souci pour les misérables qui survivent à quelques pas. Ultime dérision de l'Histoire: une des héritières de l'explorateur, estimant que le Congo n'a pas tenu ses promesses sociales, réclame le retour de l'explorateur en Italie. Un cas d'école alors que, même ici, on ne veut plus entendre parler des bienfaits de la colonisation ■ **CLAUDE ARNAUD**

« Equatoria », de Patrick Deville (Seuil, 328 p., 22 €).

L'affreux. Henry Stanley.